Archéologie. Histoire de l'art

Ceramica, abitati, territorio nella bassa valle del Tevere e Latium vetus, sous la direction de Marco Rendeli : Rome, École Française de Rome (Collection de l'École Française de Rome, 425), 2009, 328 pages, index, illustrations dans le texte.

Ce volume regroupe des communications présentées lors d'un colloque tenu à Rome les 17 et 18 février 2003 et organisé conjointement par l'École Française de Rome et par les instituts norvégien et suédois de la Ville éternelle. Il s'est donné pour tâche d'examiner les questions nombreuses qui se posent à propos des céramiques trouvées en contexte d'habitat pour une période allant de l'âge du fer à l'époque archaïque. L'étude de la céramique a été menée au départ à partir des vases retrouvés en contexte funéraire : il est bien évident que c'est pour de telles découvertes qu'on avait le plus de chances de retrouver des vases intacts, les fouilles d'habitat ne permettant qu'exceptionnellement de telles trouvailles (cas exceptionnels comme celui de la cabane du premier âge du fer de Cures en Sabine, abandonnée tout d'un coup à la suite d'un incendie et étudiée dans cet ouvrage par A. Guidi, ou encore conditions particulières comme les puits de la Velia, dont l'étude est présentée ici par A. Magagnini et I. van Kampen). Mais plus important est sans doute que cette prévalence du matériel funéraire aboutissait à ce que toutes sortes de catégories de céramiques, dites communes, relevant du stockage, de la cuisine ou d'autres fonctions utilitaires n'étaient pas étudiées, alors que les fouilles en zone d'habitat en fournissent de nombreux exemplaires, ou du moins fragments permettant de se faire une idée assez précise de ces types de matériels. Il serait faux néanmoins de réserver les vases de prestige aux seuls usages funéraires : l'exemple de l'angle sud-ouest du Palatin, examiné par S. Falzone et F. M. Rossi, montre qu'on peut se faire une idée du rôle aussi de céramiques de qualité comme les vases peints, d'importation ou d'imitation, de type grec ou le bucchero, dans un cadre domestique ou religieux.

Dominique Briquel.

Suburbium II, *Il suburbio di Roma dalla fine dell'età monarchica alla nascità del sistema delle ville (*v-ii secolo a. C.), sous la direction de Vincent Jolivet, Carlo Pavolini, Maria Antonietta Tomei, Rita Volpe : Rome, École Française de Rome (Collection de l'École Française de Rome, 419), 2009, 750 pages, photographies, cartes, plans dans le texte, deux cartes en dépliant, un CD-Rom de documentation.

Le développement de l'urbanisation en zone péri-urbaine, jusque dans des secteurs qui étaient demeurés purement ruraux, a conduit à une multiplication des opérations archéologiques d'urgence. Rome, plus sans doute que tout autre métropole moderne prolongeant une cité antique, témoigne de ce tournant de l'archéologie. Il s'ensuit l'émergence d'une masse de données, ne portant pas toujours, il faut en convenir, sur des sites très spectaculaires ni n'apportant des nouveautés sensationnelles. Mais il n'en est pas moins indispensable que les chercheurs prennent conscience de cet afflux considérable de connaissances, lesquelles ne sont pas toujours très bien publiées ni, quand elles le sont, facilement accessibles en dehors du cercle étroit des spécialistes du secteur. C'est dire l'importance de l'initiative

qu'avait prise la direction de l'École Française de Rome en 2000 de tenir une première rencontre scientifique pour faire le point sur les nouveautés archéologiques émergées les années précédentes dans la banlieue et la grande banlieue de Rome. Cette rencontre avait donné lieu à une première publication en 2003, intitulée Suburbium. *Il Suburbio di Roma dalla crise del sistema delle ville a Gregorio Magno*, parue sous la direction conjointe de Ph. Pergola, R. Santangeli Valenziani, R. Volpe. Ce nouveau volume prend la suite, en regroupant des interventions faites au cours d'une série de rencontres successives, le 16 octobre et le 3 novembre 2004 et les 17-18 février 2005. Mais, on le constate, la période considérée n'est pas la même et ce second volume vient compléter ce qui avait été présenté dans la première en évoquant les trouvailles regardant la période antérieure, du début de la république à la transformation dont on décèle les traces au IIe siècle av. J.-C. Le but est certes avant tout de mettre à la disposition du public ces données nouvelles — sous une forme déjà élaborée, puisque, p. ex., on aura une synthèse sur la chronologie des céramiques à vernis noir (p. 143-193), une comparaison des structures semi-hypogées connues dans toute la région (p. 347-367), une étude d'ensemble du vin, des vignobles et des amphores vinaires tout autour de la Ville (p. 369-381), un essai sur les typologies des villas pour la période considérée (p. 393-401) —, le tout avec une exhaustivité remarquable dans la présentation des données, facilitées par le recours à l'usage d'un CD-Rom qui permettra aux spécialistes de se reporter à la totalité de la documentation. La présence, dans l'ouvrage, des discussions qui ont accompagné les exposés, avec les réactions d'aussi éminents spécialistes que A. Carandini ou F. Coarelli, aideront les non-spécialistes à saisir les enjeux historiques de cette période de mutation, que les données de fouilles, si parcellaires fussent-elles, permettent de retrouver.

Dominique Briquel.

Roma illustrata. *Représentations de la ville*. Actes du colloque international de Caen (6-8 octobre 2005) réunis par Philippe Fleury et Olivier Desbordes : Caen, Presses universitaires de Caen (collection *Symposia*), 2008, 458 pages.

Présenté par Ph. Fleury, qui souligne la triple dimension du recueil, « littéraire, iconographique et archéologique », le volume n'explicite pas toujours le sens, mimétique ou symbolique, des représentations de Rome. Il est un peu regrettable que certaines contributions, d'une grande valeur scientifique, soient excentrées, comme la présentation de « la première ville nouvelle » (J.-P. Adam), ou de « la dimension symbolique de Babylone » (Ch. Dumas-Rengoart) : elles n'éclairent le modèle romain de la ville, ni en synchronisme antique, ni en diachronie culturelle. Sur ce point précis, les très bons articles de M. Jean et L. Perrin sur l'humaniste carolingien Raban Maur et son culte topographique et toponymique de Rome (p. 327 s.), et de B. Poulle sur la Rome de l'humaniste Boissard, au XVIe siècle (p. 365 s.) font regretter que l'investigation n'ait pas été poussée jusqu'aux travaux de l'Académie de France, au XVIIe siècle, et surtout jusqu'au XVIIIe siècle : les voyageurs érudits cherchent dans la littérature latine un témoignage archéo-topographique, comme de Brosses, et les graveurs contemporains restaurent les fragments de la *Forma Vrbis* et font revivre les monuments illustres en estampes, tels Vasi, Nolli et Piranèse ; ils ressuscitent la Rome abolie et vandalisée avec un mélange de technicité et de fantaisie. Les représentations antiques, restaurées, sont capitales pour le Champ de Mars et le secteur du théâtre de Pompée.

Le recueil associe le regard contemporain des écrivains sur le centre politique, religieux et culturel de l'Urbs (Juvénal ; Epictète ; Pline le Jeune), et les « plongées » de l'archéologie romaine dans un passé problématique (la préhistoire étrusque). L'historiographie romaine « classique », de langue latine ou grecque, nourrit les riches reconstructions des rituels religieux et politico-religieux, de la Cité comme espace sacré, à la fois visuel et symbolique. L'image de Rome chez les écrivains est inégalement vivante. Rome révèle peu, en général sa topographie — liée à la vie quotidienne ; c'est ce qui expliquerait que les *Epigrammes* de Martial soient plus riches en observations vécues que les *Entretiens* d'Epictète (C. Jouanno, p. 189 s.) : cité d'affaires et « machine à gouverner », la Capitale, atteinte de gigantisme, est vue comme le centre d'attraction de l'ambition et de la badauderie par le Grec. On pourrait comparer la Rome d'Epictète à celle d'Aelius Aristide ou de Philostrate (la Rome de Néron et de Domitien vue par Apollonios de Tyane). La Rome de Pline le Jeune, étudiée par N. Méthy (p. 337 s.) a une certaine densité topographique, celle qui peut frapper un avocat politique (p. 318 et n. 3), mais elle semble se définir surtout comme repoussoir de l'étranger et surtout de la villégiature : il conviendrait d'approfondir cette analyse esquissée (p. 324), à la lumière de l'éthique aristocratique et du débat, à la fois oratoire et philosophique, sur les « genres de vie », de l'opposition, valable également pour Juvénal, entre *uita urbana* et *uita rustica* ; en négligeant le *Panégyrique*, l'article minore la dimension politique de Pline (voir les chap. 22-23, 47 etc.). L'étude sur *L'*Urbs *dans les* Satires *de* Juvénal (M.-J. Kardos), exploitant un fonds de textes bien connus, et notamment la *Satire* III, montre certes la vie quotidienne, le pittoresque des quartiers, et souligne à juste titre que la Ville (p. 213 s.) symbolise la « décadence des mœurs »... et une concentration synonyme d'un mal vivre, avec les fléaux courants (incendie ; éboulement ; tapage) ; il resterait à interpréter plus historiquement ces « misères », et à faire la part du *topos* et de l'amplification oratoire, sinon des intentions philosophiques du satirique.

On appréciera particulièrement, dans le recueil, la dimension religieuse des reconstructions, l'exploration de l'urbanisme, et l'histoire des maquettes de Rome. D. Briquel, avec sagacité, (p. 63 s.), a cherché dans « la ville étrusque », abolie et « désétrusquisée » par une historiographie nationaliste (p. 75 s.), les contradictions sur les mythes de la fondation, dans leurs entrelacs d'ethnographie et d'histoire militaire : l'enjeu de la critique est évidemment de restreindre les dynasties étrusques à une série d'aventures individuelles. La dimension religieuse, et idéologique, de la « refondation augustéenne » (L. Chevillat, p. 97 s.) est révélée par la salle des Masques de la maison d'Auguste au Palatin : la décoration égyptisante symbolise le rêve de domination orientale, et surtout « la thématique césarienne et augustéenne de l'âge d'or ». On regrette un peu que cette peinture « orientée » ne soit pas suffisamment mise en relation avec la poésie « millénariste » de l'époque. La Capitale comme centre de la religion — et de la théologie politique —, est éclairée par les excellentes études des « temples votifs » (J.-L. Bastien), des « récits de procession », qui sacralisent l'espace urbain (St. Benoist). La sacralisation de la Ville, séjour des dieux protecteurs dans la théologie traditionnelle, aboutit à une véritable apothéose, retracée minutieusement dans sa genèse par J. Champeaux (« Images célestes de Rome : la Ville et ses incarnations divines », p. 85 s.) : l'éternité de la Ville, exaltée par les textes « classiques », aboutit à l'épiphanie de la *Dea Roma*. L'auteur a très bien démontré qu'inscrite dans l'architecture et dans l'iconographie dès l'époque augustéenne, dans les temples de Rome et d'Auguste comme sur les monnaies ou sur la *Gemma Augustea*, le culte de la *Dea Roma* est venu relayer la dévotion ancienne à la *Fortuna Vrbis* et à la *Fortuna populi Romani*, récupérées par l'idéologie monarchi-

que : le principat d'Hadrien marque l'apogée de ce mouvement d'apothéose de la Ville-Empire.

L'historique des maquettes, qui s'épanouira aux XVI^e^ et surtout XIX^e^ siècles, n'est pas le moindre intérêt de ce recueil : ces « premières maquettes » étudiées par F. Lecocq (p. 227 s.), des premiers artistes italiens aux May, ressuscitent certes les monuments conservés (Panthéon, Colisée, Basilique de Maxence), mais elles permettent aussi de cerner les avatars des monuments et les progrès de l'« identification » (la survie des clochetons parasites du Panthéon, le mythe de la *Domus Aurea*, longtemps confondue avec les voûtes conservées de la Basilique de Maxence) ; aussi bien le « moment » Piranèse n'a-t-il pas été négligé, et son entreprise mi-archéologique, mi-commerciale. Même remarque positive pour « la restitution de l'image de Puteoli » (J.-C. Golvin, p. 157 s.), et pour la reconstruction de l'urbanisme des *insulae* (S. Madeleine, p. 291 s.) ; la *Forma Vrbis*, et ses vignettes-symboles, sont confrontées aux données de l'archéologie positive, notamment à Ostie. Les textes techniques et juridiques qui encadrent l'urbanisme vertical de Vitruve sont bien connus. La visualisation audacieuse des images de synthèse en trois dimensions (p. 311 s.), met la technique au service de la résurrection intégrale de l'urbanisme romain.

Jean-Marie André.

Un siècle d'Architecture et d'Humanisme sur les bords de la Méditerranée. La villa Kérylos, joyau d'inspiration grecque et lieu de mémoire de la culture antique. Actes publiés par A. Laronde et J. Leclant : Paris, De Boccard diff. (Cahiers de la Villa « Kérylos », n° 20), 2009, XXXI-297 pages.

Cette manifestation couronne toute une série de colloques consacrés à la civilisation gréco-romaine, dans sa dimension « œcuménique », de l'Occident à l'Asie et à l'Egypte : la littérature (poésie mythique, lyrisme, comédie grecque, historiographie romaine) et la science (médecine et « catastrophes naturelles ») ont été analysées autour du centre de gravité culturel de la Méditerranée. Le présent colloque commémore le centenaire de la Villa érigée, aménagée et décorée par Th. Reinach, puis devenue centre d'une Fondation gérée par l'Institut de France.

Les discours académique célèbrent la personnalité exceptionnelle du fondateur, la multiplicité de ses talents, la richesse de ses curiosités intellectuelles, et sa vocation de l'hellénisme et du philhellénisme : elle l'a orienté de la thèse sur *Mithridate Eupator* vers différents domaines de l'historiographie et de l'art antique, épigraphie, numismatique, etc. La « construction de la villa Kérylos » (p. 37 et suiv.) explicite des « modèles » qui en font « une maison grecque antique au début du XX^e^ siècle » — le prolongement dans la pierre et dans la décoration du rêve grec d'une existence. La décoration mythologique a suivi la typologie des *Vasenbilder* et de la *Vasenmalerei*.

Le dessein à la fois archéologique et décoratif qui préside à l'exécution des « peintures romaines de la Villa Kérylos » a été lumineusement présenté par A. Barbet : les modèles « pompéiens », de Pompéi et de Boscoreale, ont inspiré le choix des natures mortes, traitées sur le mode ornemental, mais avec un grand souci de la reconstruction intégrale. La « Restauration... », étudiée par P.A. Gatier (p. 69 et suiv.), révèle dans les moindres détails, même pour les antéfixes, et *a fortiori* pour les parties fonctionnelles de cette maison grecque, la fidélité aux normes, archéologiques et théoriques (Vitruve, *Arch*. IX.6). La « lecture de quelques mosaïques de la Villa » (H. Lavagne, p. 81 et suiv.) est aussi riche par l'analyse et le riche appareil

de reproductions polychromes que celle des « peintures romaines » : *emblèmata*, animaux du seuil, confrontés avec la typologie connue (p. 87) des gallinacés — illustrant le choix symbolique du *kérylos* —, mosaïques aux dauphins et aux griffons, reflétant des modèles déliens, témoignent, au-delà des « copies pures et simples de l'antique », d'une « grande réussite artistique ». Le bilan des « vestiges de la sculpture antique » dans la Villa est en revanche jugé décevant par A. Pasquier (p. 123 et suiv.). C'est ce que révélera une longue et riche confrontation avec la sculpture « délienne ». La copie des grands bronzes de la Villa des Papyri, à Herculanum, ainsi que les grands moulages, avec les controverses d'identification (Solon ? Homère aveugle ? Hippocrate ?), et autres bronzes, comme l'*Aurige* de Delphes, font de la Villa Kérylos un musée plastique imaginaire qu'on se complaira à visiter. On lira aussi avec curiosité les essais sur « les Mécènes en France à la belle époque » et « les folies architecturales de la Côte d'Azur » (p. 155 et suiv.). Pour ce dernier, de J.-L. Fontana, on souhaiterait voir au moins poser le problème de l'héritage « palladien » dans ces grandes villas de type méditerranéen. Il est vrai qu'on trouvera plus loin « quelques réflexions sur la notion de villa à travers les siècles » (J.-F. Babelon, p. 237 et suiv.) : l'article déçoit un peu par la parcimonie des références à la typologie romaine de la villa et à la villégiature antique, étant donné que la périphérie romaine, à la Renaissance, a repris les sites symboliques de la villégiature romaine : Frascati, Tivoli, etc. Dans la fin du recueil, on retiendra encore la très belle étude de P. Gros sur « l'invention de la maison grecque » — de Vitruve à Pontremoli. Les spécialistes apprécieront la précision des études, et des plans, de maisons déliennes (*des Masques, des Comédiens*), mis en relation avec les types de Priène, et avec les normes « grecques » de la Villa Kérylos (p. 225 et suiv.), mais tous les lecteurs profanes noteront avec plaisir la survie des canons et des paramètres vitruviens — et même d'une certaine nomenclature —, qui pourrait du reste être comparée à celle de Varron, reflet de la « grécomanie ». P. Gros a aussi explicité le rôle de médiateur joué par Palladio et les éditeurs contemporains du *De architectura*, chez un Pontremoli.

Le recueil ressuscite encore les curiosités musicologiques et les tentatives d'archéologie musicale de Th. Reinach (A. Belis). Tout illustre, dans sa qualité et dans ses rares faiblesses, une certaine pérennité des modèles gréco-romains de l'habitat et de la décoration.

Jean-Marie André.

Pincio I, La Villa Médicis et le couvent de la Trinité-des-Monts à Rome. Réinvestir un site antique, sous la direction de Henri Broise et Vincent Jolivet (Collection Roma Antica, 7) : Rome, École Française de Rome, Soprintendenza speciale per i beni archeologici di Roma, 2009, 390 pages, 212 photographies, figures, dessins et plans, en noir et en couleurs, dans le texte, index, in 4°.

Ce somptueux volume, fruit de la collaboration entre l'École Française de Rome et la Surintendance chargée de l'archéologie sur le site de la ville de Rome, est le premier volume qui présente les résultats des opérations archéologiques menées à partir de 1984 et jusqu'en 2007 par l'École Française de Rome, sous la direction des deux directeurs de cette publication, sur le versant occidental de la colline du Pincio, sur les terrains de la Villa Médicis et du couvent de la Trinité-des-Monts, relevant respectivement de l'Académie de France à Rome et des Pieux Établissements de la France à Rome et à Lorette. Des notices sur l'avancement des travaux étaient parues régulièrement dans les *Mélanges de l'École Française de*

Rome, mais il n'est pas besoin de souligner que de telles présentations, partielles, dispersées et provisoires, ne remplacent pas une publication d'ensemble comme celle que ce volume inaugure. Mais l'antiquisant sera peut-être surpris en ouvrant ce volume. Des études sont consacrées à la vie des Minimes qui s'étaient installés dans le couvent en 1494, y compris à leur alimentation (on y apprend que la consommation de tortues, terrestres et d'eau, prouvée par les restes de ces animaux, était courante), aux céramiques en usage à Rome entre la fin du XV^e^ et celle du XVI^e^ siècles, à partir du matériel retrouvé lors des fouilles (notamment un très beau plat de majolique avec Deucalion et Pyrrha qui fait l'objet d'un article), ou même aux travaux entrepris pendant la dernière guerre mondiale pour permettre au Banco di Roma de mettre à l'abri ses fonds dans les souterrains de la Villa, alors réquisitionnée par les autorités fascistes. Le sous-titre choisi, *Réinvestir un site antique*, montre bien que la fonction de ce premier volume est avant tout de rendre compte de la dimension diachronique de cet espace, qui est constamment demeuré tout à la fois, depuis le temps des jardins de Lucullus, au cœur de Rome et à l'écart de sa vie urbaine. Les quatre parties déclinent cette histoire pluriséculaire : « Monuments modernes, racines antiques ? », où sont repérés sous, ou souvent dans les constructions modernes, les restes antiques (et aussi où sont évoquées les interprétations parfois fantaisistes qui en ont été données : ne s'était-on pas avisé, vers 1520, d'imaginer un sénateur Pincius et sa *gens*, qui auraient laissé leur nom à la colline ?), « Le couvent et la règle », dont les six contributions s'attachent à l'histoire du couvent de la Trinité-des-Monts entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècles, partie complétée par la suivant consacrée à « L'enquête archéologique à la Trinité-des-Monts : témoignages matériels », enfin la dernière partie « La Villa Médicis, face à l'antique dans la première moitié du XX^e^ siècle », qui rappelle que la question du rapport entre les besoins contemporains et le souci de la mise en valeur du passé d'un site tel que celui-là est un problème qui s'est constamment posé. Les directeurs de l'ouvrage constatent que, dans la zone considérée, « la présence de l'antique est aujourd'hui singulièrement discrète », notant qu'il y a là un paradoxe « dans la mesure où ce secteur de la Rome antique était l'un de ceux où, dans l'Antiquité « les constructions privées présentaient le caractère le plus monumental » et où, par ailleurs, à l'époque moderne « cette zone n'a fait l'objet que d'une urbanisation modérée ». C'est de toute cette dimension historique, post-antique, mais prenant néanmoins ses racines dans l'Antiquité et confrontée à elle, que retrace ce très beau livre.

Dominique BRIQUEL.

José María BLÁSQUEZ, *Cristianismo y mitos clásicos en el arte moderno* : Madrid, Ediciones Cátedra, 2009, 400 pages.

L'auteur, historien de l'art, regroupe commodément dans ce volume dix-neuf articles publiés de 1972 à 2008 (liste donnée p. 399-400) consacrés à l'inspiration classique et chrétienne dans l'art moderne des XIX^e^, XX^e^ et même XXI^e^ siècles (exceptionnellement des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^). Mais son attention se porte davantage sur l'inspiration classique (non seulement les mythes comme le laisse entendre le titre, mais aussi l'histoire et la civilisation) que sur l'inspiration chrétienne (treize chapitres contre six).

Dans un ordre que le présent rapporteur n'est pas arrivé à comprendre (il n'est pas facile d'ordonner des articles déjà écrits !) et qui n'exclut pas les redites, les cinq premiers chapitres, généraux, traitent de l'inspiration classique (thèmes de la

mythologie dans les peintures de la cour de Philippe II ; mythes classiques dans la Galerie de peintures de Kassel ; mythe de Léda et du cygne dans les mosaïques hispaniques du Bas-Empire et la peinture européenne moderne ; mythes dans la peinture moderne : Picasso, Dali... et les impressionnistes ; mythes grecs dans la peinture expressionniste). Puis, dans les chapitres VI, VII et VIII, on passe à l'inspiration chrétienne : les tentations de saint Antoine dans l'art contemporain ; l'art religieux d'Emile Nolde ; la peinture religieuse des expressionnistes allemands. Avec Kokoschka et Braque (chapitre IX), on revient aux thèmes classiques pour passer immédiatement à l'art religieux dans la peinture espagnole du xx^e^ siècle (chapitre X : Picasso, Gutiérrez Solana et Dali). Puis trois chapitres qui procèdent par élargissement ramènent le lecteur aux thèmes classiques chez Picasso (chapitre XI), dans l'art moderne espagnol (chapitre XII) et dans l'art du xx^e^ siècle en dehors de l'Espagne (chapitre XIII). Pour une avant-dernière fois on revient au chapitre XIV à l'inspiration religieuse avec Guttiérez Solana, avant de s'étendre sur les mythes classiques dans les périodiques et revues de Madrid à la fin du xx^e^ siècle (chapitre XV) et au début du xxi^e^ (chapitre XVI). Un ultime chapitre consacré à l'art religieux (XVII) ramène à l'Espagne de la fin du xx^e^ siècle, les deux derniers étant ponctuellement consacrés aux mythes classiques dans la peinture et les dessins de Carlos Franco (XVIII) et au monde classique de Dali (XIX).

Comme cette rapide présentation a pu en donner l'impression, ces études tournent souvent au catalogue, mais l'analyse esthétique est trop souvent limitée (travail plus descriptif que réfléchi). En ce qui concerne le monde classique, les références sont variées : littérature, mais aussi architecture, sculpture, mosaïques, objets archéologiques..., tout en restant trop ponctuelles : on donne une référence à Homère, Ovide, Hygin..., plus rarement à Pindare, aux tragiques grecs, à Théocrite, Callimaque ou Virgile..., mais sans vraiment commenter le lien entre l'auteur ou l'objet antique et l'artiste moderne ou contemporain. Seul le chapitre XI (en particulier p. 222 à 227) cite abondamment les textes latins des *Métamorphoses* d'Ovide qui ont pu inspirer Picasso. Mais, même dans ces pages, on reste sur sa faim car on aurait aimé une analyse précise des rapports entre l'esthétique du poète latin et celle du grand peintre contemporain. Ce livre, pour lequel on aurait souhaité des illustrations en couleur (seule la couverture, le Calvaire breton de Paul Gauguin, est en couleur), a le mérite de rassembler une immense documentation pour les comparatistes qui s'intéressent à l'inspiration antique et religieuse des artistes modernes (peintres, mais aussi sculpteurs, architectes, joailliers...), mais sa consultation serait plus commode s'il avait deux index : un pour les thèmes classiques et chrétiens ; un autre pour les artistes modernes. Sans doute l'ampleur de la documentation amassée a-t-elle découragé l'auteur de confectionner ces index.

Jean-Louis Charlet.

Franco Serpa, *Miti e note. Musica con antichi racconti*. A cura di Lorenzo De Vecchi e Corrado Travan *: Trieste, Edizioni Università di Trieste (Polymnia, studi di filologia classica, 11), 2009*, xxx-195 pages.

Philologue et spécialiste d'histoire de la musique, Franco Serpa a consacré une partie de ses travaux aux rapports entre les mythes (tant antiques que médiévaux) et leur réécriture musicale, en particulier dans l'opéra. Le présent volume procure une édition ou réédition de vingt-cinq de ses études (essentiellement des articles et des notices intégrées à des programmes de concerts), réunies par les soins de L. De Vecchi et C. Travan et préfacées par L. Cristante ; l'auteur lui-même n'inter-

vient que dans une brève note de remerciement, à la dernière page. L'ouvrage est agrémenté d'une bibliographie des travaux de F. Serpa de 1958 à 2008 (p. ix-xxx) et d'un utile index des noms propres cités (p. 181-193). On peut toutefois regretter l'absence d'une bibliographie générale qui aurait récapitulé les références essentielles apparaissant dans l'ensemble des études.

Les textes retenus, qui ont pour point commun d'analyser les liens entre littérature et musique par le biais de l'étude des mythes (classiques ou médiévaux), ne sont pas rangés par thème, mais selon une progression chronologique : après une étude liminaire sur la musique dans les *Odes* d'Horace (« Le Odi di Orazio erano cantate ? », p. 1-8), qui, malgré son intérêt intrinsèque, ne se rattache que de loin aux thématiques du reste de l'ouvrage (reprenant un débat ouvert dès 1867 par Otto Jahn, l'auteur tend à récuser l'hypothèse selon laquelle les *Odes* d'Horace auraient été composées pour être chantées), les textes proposés abordent le mythe d'Orphée lié à la naissance de l'opéra au début du xvii^e^ s. (« Il patto orfico », p. 9-12, où l'auteur évoque l'*Euridice* de Peri, l'*Euridice* de Caccini et l'*Orfeo* de Monteverdi dans leur contexte littéraire et philosophique), puis Iphigénie chez Gluck (« La giovinetta nascosta », p. 13-19) et le personnage de Sylla dans l'opéra *Lucio Silla* de Mozart (« Il dittatore in scena », p. 21-25) — ces premières études témoignant d'emblée de la diversité des thèmes retenus. Commence alors une série d'études consacrées à Wagner (« Racconti cristiani e memorie classiche », sur *Tannhäuser*, p. 27-33 ; « Cavaliere del cigno, dal sogno al dolore », sur *Lohengrin*, p. 35-41 ; « Il segreto della passione », sur *Tristan und Isolde*, p. 43-52 ; « Il gesto della redenzione : III atto del Parsifal », p. 63-67 ; « Wagner e il sogno ellenico », p. 77-80), entrecoupées d'un texte sur l'*Odysseus* de Max Bruch (p. 53-61) dont la place peut s'expliquer par le rapport polémique à Wagner, et d'une étude plus large sur le mythe médiéval du Graal (« Il mito del Gral e le altre fedi », p. 69-76), en lien indirect, là encore, avec Wagner (même si *Lohengrin* et *Parsifal* ne s'y trouvent pas directement analysés). L'ouvrage fait ensuite une place importante à la collaboration fructueuse entre Hugo von Hofmannsthal et Richard Strauss dans la réécriture littéraire et musicale de mythes antiques (« Elektra o della colpa antichissima », sur *Elektra*, p. 81-90 ; « Ariadne l'attrice o l'arte della scena e della vita », sur *Ariadne auf Naxos*, p. 101-113 ; « Dall'Elena egizia all'Elena greca », sur *Die ägyptische Helena*, p. 129-138) ; on peut ajouter à cet ensemble les articles sur « Classicità e romanticismo nella *Daphne* di Richard Strauss » (p. 147-152) et sur « *Die Liebe der Danae* (frammento sinfonico) » (p. 153-155), bien que le livret de ces deux opéras soit l'œuvre non plus de Hofmannsthal (disparu en 1929), mais de Joseph Gregor. Ce vaste ensemble consacré à Strauss se trouve lui aussi entrecoupé de développements sur d'autres compositeurs en vertu de l'ordre rigoureusement chronologique adopté au sein de l'ouvrage : on découvre ainsi une étude sur *Le martyre de Saint Sébastien* de Debussy, composé sur un texte de Gabriele D'Annunzio (« *Tout ce qui est beau...* », p. 91-96), puis sur *Daphnis et Chloé* de Ravel (p. 97-99), sur *Penthesilea* de Schoeck (« "... sulla terra per me non c'era aiuto..." *Penthesilea* di H. von Kleist e di O. Schoeck », p. 115-122), sur *Moses und Aron* de Schönberg, seul exemple de mythe biblique analysé dans l'ouvrage (« La tensione verso l'impossibile », p. 123-127), enfin sur le mythe d'Œdipe, à propos de l'opéra de Georges Enesco (« Edipo e i racconti antichi », p. 139-145). Les dernières études amènent le lecteur à des œuvres plus récentes, datant de la seconde moitié du xxe s. et même du début du xxi^e^ s. : Luigi Dallapiccola (« Dallapiccola e i Greci », p. 157-163) et Hans Werner Henze (« Introduzione a *Die Bassariden* di H. W. Henze », p. 165-169, puis « Il Bolero di Adone », sur *Venus und Adonis*, p. 171-174, et enfin « *Notus amor Phaedrae...* », sur l'opéra *Phaedra*, créé en 2007, p. 175-179).

Cette longue énumération laisse entrevoir la richesse et la diversité des thèmes traités mais aussi une certaine difficulté de lecture qui tient en partie au recours à un classement strictement chronologique des opéras abordés, plutôt qu'à une organisation par thèmes ou par compositeurs. Toujours est-il que l'ensemble de l'ouvrage fait émerger des problématiques fondamentales sur les rapports des époques successives aux mythes classiques et médiévaux et leurs répercussions sur l'esthétique musicale. À cet égard, les travaux de F. Serpa présentent l'intérêt majeur d'établir un lien constant entre une approche esthétique générale (en analysant les références littéraires et philosophiques des compositeurs abordés) et des considérations précises de musicologie (en reproduisant par exemple, p. 57–58, plusieurs extraits de partitions de l'*Odysseus* de Max Bruch à l'appui des remarques formelles développées dans l'article). La lecture suivie des textes sur Wagner ou sur Strauss, qui constituent les deux ensembles les plus détaillés, fournit de nombreux éléments permettant d'appréhender, au-delà du traitement purement musical des mythes chez ces deux compositeurs, leurs influences philosophiques (l'auteur insiste largement sur le rôle de Schopenhauer et de Nietzsche), et rappelle qu'en musique comme en littérature, le rapport aux matériaux classiques est nécessairement orienté par le contexte général dans lequel composent les auteurs. Sans constituer une somme exhaustive sur la question de la réécriture musicale des mythes — ce qui n'est du reste pas le but de l'ouvrage — *Miti e note*, rassemblant des écrits d'un philologue spécialiste de musique, reste donc une lecture stimulante pour qui souhaite étudier les différentes modalités de la présence des mythes dans la musique des quatre derniers siècles.

Jean-Baptiste Guillaumin.

Épigraphie. Numismatique.

Rainer Wiegels, *Kleine Schriften zur Epigraphik und Militärgeschichte der germanischen Provinzen*, édit. K. Matijevic & W. Spickermann : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, 643 pages.

Le nom de Rainer Wiegels est très lié au site de Kalkriese, qui a été identifié avec la célèbre forêt du Teutoburg où Varus perdit 20000 hommes en 9 après J.-C. Le Romain y avait été vaincu par le Germain Arminius, et ce désastre, comme on sait, donna des cauchemars à Auguste — nous conseillons sur ce sujet, par exemple, *Die Varusschlacht - Wendepunkt der Geschichte ?* édit. R. Wiegels, Stuttgart, 2007, 128 pages ; pour un résumé en français de ces événements, nous renvoyons à notre petit livre, *La « bataille » du Teutoburg*, Clermont-Ferrand, 2e édit., 2010. Mais Rainer Wiegels n'est pas l'homme d'un seul sujet. Il a beaucoup publié sur l'armée romaine, en particulier une multitude de notices relativement courtes, toujours accompagnées par une érudition digne de la grande tradition germanique, et qui étaient parfois difficilement trouvables, car elles étaient dispersées dans des ouvrages ou des revues rares. Il faut donc remercier Kresimir Matijevic et Wolfgang Spickermann d'avoir mis à notre disposition ces travaux inestimables. Le lecteur verra que ce livre aborde de nombreux sujets qui peuvent être regroupés autour de quelques thèmes : les liens entre civils et militaires, des soldats, des unités, des sites et les diverses méthodes de l'épigraphie. La majeure partie de l'ouvrage, où sont étudiés des textes concernant surtout des civils, montre à quel